

L'apport de la théorie des émotions de John Dewey à la nouvelle économie institutionnelle de Douglass North

Résumé : L'analyse néo-institutionnelle, et en particulier celle de Douglass North, a tenté de revenir sur les fondations micro des institutions. Les développements analytiques que proposent North et ses collègues se focalisent sur le rôle des modèles mentaux. Ils suivent cependant le tournant cognitiviste des sciences sociales et délaissent les émotions. L'article porte sur les apports de la pensée philosophique de John Dewey à une conception institutionnelle qui intègre la dynamique des émotions pour enrichir la conception de l'action et l'analyse du lien entre les institutions et l'individu.

Mots-clés : Emotions, institutionnalisme, Dewey, North

The Contribution of John Dewey's Theory of Emotions to Douglass North's New Institutional Economics

Abstract.

Neo-institutional analysis, and in particular that of Douglass North, has attempted to return to the micro foundations of institutions. The analytical developments proposed by North and his colleagues focus on the role of mental models. However, they follow the cognitivist turn of the social sciences and let aside emotions. The article examines the contributions of John Dewey's philosophical thought to an institutionalist conception that integrates the dynamics of emotions to enrich the conception of action and the analysis of the link between institutions and the individual.

Keywords: Emotions, institutionalism, Dewey, North

JEL Classification: B15 ; B25 ; B52

L'apport de la théorie des émotions de John Dewey à la nouvelle économie institutionnelle de Douglass North

Dans son analyse de la formation et de l'évolution des institutions, Douglass North (1990 ; 2005) s'est inscrit clairement dans une perspective de rationalité limitée (Simon, 1982) afin de mettre en évidence les dimensions psychologiques et sociales des choix des individus. Dans son ouvrage sur *Le processus de développement économique*, North (2005) tente de saisir les interactions entre les processus cognitifs, la formation des croyances et les institutions. Son schéma est, en simplifiant, « bi-directionnel » (Ambrosino et Fiori, 2018) : les croyances orientent les actions des individus et jouent sur les institutions et, en retour, celles-ci modifient les croyances individuelles. Dans ce schéma, les institutions sont conçues comme des régularités de comportements et des *routines* qui sont partagées au sein d'une population. Ce n'est cependant que parce que les institutions sont ancrées dans les esprits des individus qu'elles peuvent être adaptées et opérationnelles. C'est ce qui fonde, selon Mantzavinos *et al.* (2004), la singularité et l'originalité de l'approche cognitive des institutions.

Au cœur de la démarche se trouve donc un système de croyances individuelles déterminées par des modèles mentaux (Denzau et North, 1994, Denzau *et al.*, 2016). Ces modèles, hérités du passé, transmis d'une génération à une autre, conditionnent la vision du monde des individus ainsi que leur processus d'apprentissage. Roy et Denzau (2020]) ont mis en évidence récemment la grande portée de ce modèle cognitif initialement présenté dans l'article séminal de Denzau et North (1994) et qui a acquis rapidement une grande notoriété dans le monde académique (l'article ayant été cité plus de 3100 fois). L'article a notamment eu un fort impact, selon Shugart *et al.* (2020), sur l'économie institutionnelle d'Elinor Ostrom, l'économie du

développement et les questions portant sur le rôle de l'expertise. Dans ce modèle, les individus structurent leur environnement afin de réduire l'incertitude dans leurs relations. Les croyances déterminent leurs choix qui, à leur tour, structurent les changements des institutions.

En dépit de références explicites, dans l'œuvre de North et de ses coauteurs (Mantzavinos, North et Shariq, 2004), au travail de Herbert Simon¹, de Friedrich Hayek (1952/2001) dans *L'Ordre Sensoriel* ainsi qu'aux analyses sur la neurobiologie des sentiments d'Antonio Damasio (1999), le cadre cognitif qu'ils mobilisent néglige le rôle de l'émotion dans la conduite humaine et dans la construction des croyances individuelles. Comme le suggère pourtant Patalano (2007, 2010), les émotions ont pourtant vocation à être intégrées dans le projet de l'économie institutionnelle qui, selon Chavance (2018), analyse en priorité (1) la formation et la transformation des institutions, (2) pose la question de l'émergence et des conséquences imprévues (et parfois incomprises) des décisions individuelles et collectives, et enfin (3) repose sur la conception d'un individu qui dépasse à la fois son intérêt et sa raison pure. La nature même de l'émotion – sa capacité notamment de mise en relation (parfois inconsciente) de l'individu avec son environnement – montre que le processus émotionnel constitue une pièce manquante de l'édifice institutionnel et de son projet.

Dans cet article, nous suggérons qu'une approche non duale de l'émotion, mettant en particulier l'accent sur sa capacité de transformation de l'individu et des institutions, permet d'approfondir le projet cognitif issu de l'analyse de North (2005). Largement mobilisé par les premiers acteurs

¹ Herbert Simon a lui-même reconnu le rôle important de l'émotion dans les modes de comportement (Simon, 1967) mais comme l'indiquent Kaufman (1999) et Hanoch (2002), la portée du travail de Simon s'est limitée essentiellement à la question de la « rationalité limitée ». Dans ce cadre, l'émotion est essentiellement conçue comme un mode d'accès privilégié à l'information dans ce processus. Selon Kaufman (1999, p. 135), Simon (1982) a reconnu lui-même s'être inspiré de John Commons en élaborant son modèle de « rationalité limitée ». Il semble cependant qu'il ait largement insisté sur les limites cognitives du cerveau humain ainsi que sur les limitations de l'information disponible pour effectuer les prises de décision mais qu'il ait délaissé ce qui a trait à la « passion », c'est-à-dire à l'émotion.

de l'économie institutionnelle – Veblen, Commons et Ayres – John Dewey propose en particulier une pensée non-dualiste (Bazzoli et Dutraive, 2013) qui s'articule autour de la notion de « transaction » entre l'individu et l'environnement (Ballet et Petit, 2019). Moins connue, sa théorie des émotions – qu'il élabore au cours des années 1890 et qui sera affinée dans ses nombreux écrits ultérieurs – permet de saisir précisément le rôle dynamique de l'émotion au cours du processus de transaction. La conception chez Dewey de la notion de transaction et de la psychologie humaine peut ainsi apporter une perspective nouvelle à l'économie institutionnelle. Elle permet notamment de comprendre comment se crée la dynamique de changement des institutions *via* l'émotion.

Dans une première section, nous rappelons l'analyse portée par North et ses collègues, en particulier le rôle des modèles mentaux dans la stabilisation ou la transformation des institutions. Nous mettons en évidence la place subalterne des émotions dans leur schéma analytique. Dans une deuxième section, nous présentons la pensée de Dewey en soulignant spécifiquement la place de l'émotion. Dans une troisième section, nous montrons comment la conception de Dewey permet de prolonger et de modifier la cadre analytique purement cognitif de North. Nous concluons enfin brièvement.

1. Les modèles mentaux de l'économie institutionnelle : quelle place pour l'émotion ?

Dans l'approche décrite par North (2005, p. 75), il « existe une relation intime entre les systèmes de croyances et le cadre institutionnel ». Cette relation intime s'exprime en particulier en ce qui concerne ce qu'il appelle les institutions informelles : les normes, les conventions mais aussi les codes de conduite intérieurement admis. La centralité de cette relation vient du fait que le système de croyances est capable de fournir un terrain favorable à la création

d'institutions politiques et économiques productives (comme ce fut le cas pour les États-Unis) ou au contraire d'y faire obstacle. Le système de croyances est ainsi un déterminant central du développement économique. La question centrale dans l'économie institutionnelle de North et de ses collègues (North et Denzau, 1994, Mantzavinos *et al.*, 2004, North, 2005) est donc bien de savoir comment sont déterminées les croyances auxquelles adhèrent les individus.

1.1. Des « modèles mentaux » adaptatifs

En simplifiant, une croyance – ou plutôt, un système de croyances – correspond à un modèle mental stabilisé qui a surmonté avec succès la confrontation avec le réel. Plus explicitement, un modèle mental se comprend comme la prédiction la plus récente qu'un individu peut formuler concernant les signaux qu'il reçoit en provenance de son environnement avant même que ces signaux aient été perçus. Dans ce système, l'individu forge progressivement au cours de son développement cognitif des modèles mentaux qui lui permettent d'expliquer et d'interpréter le monde. Ces modèles sont particulièrement flexibles et sont produits pour faire face à une situation problématique, notamment lorsque l'environnement envoie des signaux qui ne sont pas conformes au système de croyances existant. Lorsque l'on parle ici d'environnement, il s'agit, selon les auteurs, de l'environnement physique de l'individu mais aussi de son environnement socioculturel et linguistique. Certains modèles mentaux peuvent être, de ce fait, partagés de façon intersubjective – comme c'est le cas par exemple en présence d'idéologie.

Le modèle de connaissance (l'apprentissage) chez l'individu s'appuie donc sur une reconfiguration complexe et permanente de ses modèles mentaux qui dépend en particulier des signaux reçus en provenance de son environnement. Dans le schéma cognitif proposé par les nouveaux économistes institutionnels, l'adaptation du modèle mental de l'individu – et en conséquence, l'évolution de son système de croyances – dépend naturellement de la nature et de la diversité des signaux qui sont envoyés et perçus en provenance de son environnement. Il

peut arriver en particulier que le modèle mental soit inadapté à la situation problématique qui se présente. Ainsi, selon le degré d'adéquation du modèle mental avec le retour d'information qui lui vient de son environnement, celui-ci peut être « révisé, redéfini ou sinon rejeté » (Mantzavinos *et al.*, 2004, p. 76, notre traduction). Comment, cependant, le modèle mental – c'est-à-dire le système de croyances – peut-il être modifié ?

1.2. Des modèles mentaux reposant sur une procédure analogique

Partant de l'idée que « nous sommes relativement peu doués pour le raisonnement en comparaison de notre aptitude à comprendre des problèmes et à voir des solutions » à partir « d'une connaissance implicite », North (2005, p. 48) souligne que nous « percevons, nous mémorisons et nous comprenons par *association de formes* ». Telle est la clé de notre aptitude à généraliser et à utiliser des *analogies*. Celle-ci nous rend capables non seulement de modéliser la réalité mais aussi de construire des théories face à l'incertitude réelle. Nos croyances reposent donc sur notre capacité à ranger quelque chose dans une ou plusieurs classes d'objets. La conception des modèles mentaux de la nouvelle économie institutionnelle de North pose en résumé que le système de croyances est le produit d'une procédure analogique et/ou métaphorique.

Selon ce modèle cognitif ou analogique, la modification du système est issue d'un processus dans lequel les connaissances acquises précédemment sont réorganisées et réutilisées afin de proposer une solution à une série de problèmes variés. La connaissance s'acquiert donc par essais et erreurs, dans une logique d'apprentissage évolutionniste qui opère de façon quasi-automatique, par le biais d'inférences à partir d'une connaissance accumulée. Pour que le système de croyances soit capable d'appréhender les nouvelles expériences auxquelles l'individu fait face, ce dernier doit disposer des briques mentales permettant de résoudre les problèmes auxquels il est confronté.

1.3. Quelle place pour l'émotion ?

Décrit de cette façon, le modèle de construction des croyances semble ne laisser quasiment aucune place à l'émotion. Certains indices laissent cependant penser que celle-ci, si elle n'est pas mobilisée explicitement par les auteurs institutionnels (Patalano, 2007, 2010), est bien en arrière-plan de la formation des croyances. C'est le cas notamment lorsque les auteurs mobilisent Hayek (1960) en décrivant la culture comme « la transmission dans le temps de notre stock de connaissances accumulées », stock qui inclut « toutes les adaptations humaines apportées à l'environnement et découlant d'une expérience passée » (North, 2005, p. 77), comme par exemple, les habitudes, les compétences ou encore les « attitudes émotionnelles » (Mantzavinos *et al.*, 2004, p. 77). Initialement, Denzau et North (1994, p. 20) avaient eux-mêmes souligné la portée affective connotée de certains termes – comme celui de « travailleur » ou de « capitaliste » – au sein de l'idéologie marxiste.

Cependant, North et ses co-auteurs réduisent le rôle de l'émotion à un mécanisme de renforcement des croyances. Lorsque le modèle mental a été confirmé (ou non mis en défaut) à plusieurs reprises par les signaux en provenance de l'environnement, une croyance stabilisée est constituée et un système de croyances interconnectées structuré. Ce système de croyances devient lui-même adossé à un système motivationnel dans lequel l'émotion joue un rôle de renforcement. Le processus émotionnel permet notamment de renforcer la stabilité de ce système lorsque celui-ci a fait ses preuves dans le passé : l'émotion conduit donc à la routinisation des croyances et, partant, des conduites qui en sont issues. L'émotion n'intervient pas dans la formation des croyances, elle ne vient que les confirmer.

1.4. Modèles mentaux et insuffisance des briques mentales

Mantzavinos *et al.* (2004) ont une vision très pragmatique du rôle des modèles mentaux. Comme nous l'avons souligné, ceux-ci permettent à l'individu d'interpréter son environnement.

Ils sont en tant que tels flexibles et sont construits par l'organisme en réponse à une situation problématique. Le modèle mental correspond à une prédiction aboutie (ou une attente) que l'individu forme au sujet de son environnement avant que celui-ci ne lui envoie un feedback. Selon le degré d'adéquation de cette prédiction avec le feedback, le modèle mental est confirmé ou infirmé.

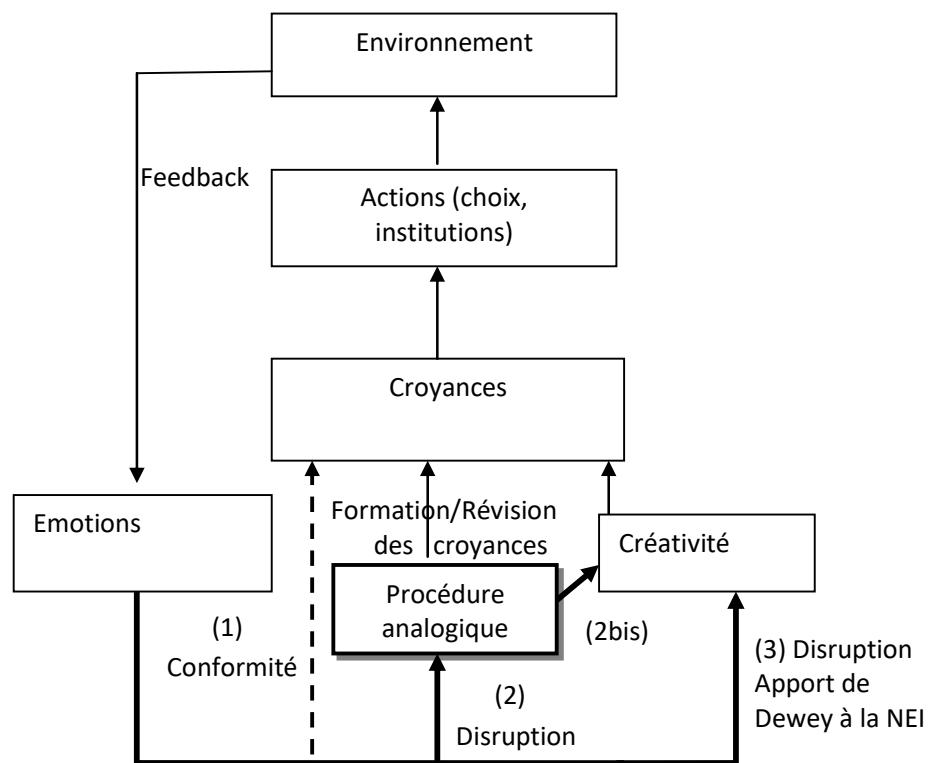
Trois cas polaires se présentent alors (Figure 1). Lorsque le modèle mental est confirmé par le feedback, le système de croyances est stabilisé. Ayant permis à l'organisme de survivre dans son environnement, ce système est mis en lien avec le système motivationnel qui renforce, *via* « l'implication d'un processus émotionnel adaptatif (*the involvement of a parallel emotional adaptation*) » [*Ibid.*], sa stabilité et sa faculté à filtrer les nouveaux stimuli en provenance de l'environnement (parcours des flèches (1)). Si cependant la solution produite par le modèle mental a échoué, l'individu a recours dans ce cas au modèle analogique ou métaphorique évoqué précédemment et ce, de façon quasi-automatique (parcours des flèches (2)). Mais que se passe-t-il si l'individu ne dispose pas des briques mentales lui permettant de résoudre les problèmes auxquels il est confronté ? Lorsque la démarche analogique n'aboutit pas, l'individu est alors obligé de devenir créatif – c'est-à-dire d'inventer de nouveaux modèles mentaux et d'essayer de nouvelles solutions (parcours des flèches (2bis)).

Rien n'est dit cependant dans ce modèle sur la façon dont l'individu peut devenir lui-même créatif. Rien n'est dit non plus sur la relation entre l'émotion et le processus de créativité.

Il apparaît en résumé de ce qui précède que le feedback en provenance de l'environnement du sujet joue un rôle déterminant dans l'évolution de son système de croyances. Si l'on suit Mantzavinos *et al.* (2004), le processus émotionnel permet de renforcer la stabilité de ce système lorsque celui-ci a fait ses preuves dans le passé : l'émotion conduit donc à la

routinisation des croyances et, partant, des conduites qui en sont issues². En revanche, en cas d'échec du système de croyances, parce que les signaux en provenance de l'environnement ne confirment plus les croyances, la résolution de la situation problématique passe par une approche soit analogique, soit créative, sans que ne soit accordé dans l'un ou l'autre cas un espace quelconque pour les émotions. Or c'est là que le pragmatisme de Dewey peut ouvrir une voie nouvelle à la nouvelle économie institutionnelle, en établissant un lien direct entre les émotions et la révision des croyances par la créativité (parcours des flèches (3)).

Figure 1. Le processus



² On trouve des arguments à l'appui de cette idée dans l'analyse Markey-Towler (2018) : en revenant sur les conditions pré-psychologiques qui doivent exister pour que les institutions déterminent les comportements, Markey-Towler (2018) met en évidence le rôle des émotions. Son analyse reste cependant confinée au rôle que les émotions jouent dans la *conformité* aux institutions.

2. L'apport de Dewey : le rôle de l'émotion dans la transformation des habitudes (de penser)

Dewey a souvent été lu comme un auteur précurseur de la pensée sur les habitudes et les règles, notamment *via* son influence sur Veblen (Albert et Ramstad, 1997 ; Hodgson, 2007, 2010 ; Pratten, 2015). Pourtant, il développe probablement moins une pensée sur les règles que sur la *rupture* par rapport aux règles (Cohen, 2007 ; Jung, 2010 ; Cuffari, 2011 ; Pedwell, 2017 ; Ballet et Petit, 2019). Nous rappelons d'abord ce fait avant de souligner le rôle de la philosophie de l'expérience et de l'émotion dans la pensée de Dewey sur la rupture.

2.1. Une analyse de la rupture par rapport aux habitudes et aux routines

D'après Jung (2010, p. 154), les habitudes chez Dewey peuvent être conçues « comme des types de comportement auto-stabilisants qui sont à la fois mentaux et *inscrits dans le corps*, et qui sont corrélés avec des processus d'apprentissage, sans nécessairement atteindre la conscience ». Comme les autres auteurs pragmatistes de son époque, Dewey voit dans les habitudes une forme souvent efficace de la conduite de l'action. Comme le suggère James, une habitude simplifie les mouvements requis pour atteindre un résultat, limite l'effort et l'attention nécessaires pour effectuer une tâche (Pedwell, 2017, p. 103).

Selon Dewey (1922, p. 88), « l'homme est une créature d'habitude. Pas de raison, ni même encore d'instinct » où par « instinct » il désigne ici ce que nous pourrions appeler une impulsion émotionnelle. Tandis, cependant, que James s'appuie sur une conception individuelle de la formation des habitudes, Dewey accorde beaucoup plus d'attention à la manière dont les habitudes sont produites *via* la coopération entre un organisme et son environnement (Pedwell, 2017, p. 104). Tandis également que James voit dans l'habitude l'un des agents les plus conservateurs de la société, « son [précieux] volant d'inertie » (James, 1931, p. 221), Dewey

insiste sur sa capacité d'adaptation et de flexibilité. Dewey ne conçoit certainement pas la répétition comme le fondement de l'habitude. Ainsi, « une tendance à la répétition des actes est le résultat de nombreuses habitudes, mais pas de toutes » (Dewey, 1922, p. 19). Davantage, l'habitude prend forme en tant « que prédisposition acquise à des modes [particuliers] de réponse » (Dewey, 1922, p. 19). En tant que telle, l'habitude est ancrée dans un processus dynamique de transaction entre l'organisme et l'environnement.

Il ne s'agit pas en effet de considérer l'habitude comme quelque chose d'intangible ni d'automatique. S'il est juste qu'une habitude est d'autant plus efficace qu'elle fonctionne inconsciemment, ceci n'est vrai que dans la mesure où elle n'est pas confrontée à une situation qui la dépasse. Ainsi, « un problème dans son fonctionnement provoque des émotions et des réflexions » (Dewey, 1922, p. 125). Ces problèmes ne sont cependant pas des exceptions à un comportement routinier car « à chaque instant, l'équilibre complet de l'organisme et de son environnement est constamment perturbé mais aussi constamment restauré » (Dewey, 1922, p. 125).

Par ailleurs, le pilotage et la refonte de l'action – qui peuvent déboucher sur la formation de nouvelles habitudes plus efficaces – dépendent eux-mêmes des habitudes anciennes qui fournissent la matière, le contenu, ce qui est connu et reconnaissable, à partir desquels se recompose le mode d'agir (Jung, 2010, p. 155). Ainsi, l'habitude et l'action consciente se façonnent mutuellement. L'habitude ne doit pas ainsi être considérée comme « rigide, ordinaire, irréfléchie ou mémorisée de manière explicite » (Cohen, 2007, p. 778). Ce n'est, de fait, que lorsqu'elles sont séparées ou disjointes au sein des *boucles de rétroaction* entre l'organisme et l'environnement que l'habitude devient rigide et dégénère en simple routine. La pensée de Dewey est ainsi, avant tout, une pensée du changement de l'habitude. Ce changement s'inscrit directement dans la philosophie de l'expérience de l'auteur pragmatiste.

2.2. La transformation de l'habitude via l'expérience

La transformation de l'habitude chez Dewey est indissociable de sa philosophie de l'expérience (Ballet et Petit, 2019). Selon John Dewey, « [I]l y a constamment expérience, car l'interaction³ de l'être vivant et de son environnement fait partie du processus même de l'existence » (Dewey, 1934/2005, p.80). L'expérience « inclut tout ce qui est fait, tout ce qui se fait, et tout ce qui est concrètement impliqué au sein d'une relation d'ajustement continu entre l'organisme et l'environnement » (Steiner, 2010, p.206). L'expérience n'est donc pas un état d'esprit ou un phénomène pour l'organisme ; elle est un processus unifié, continu, étendu et cependant *rarement stabilisé*.

Plusieurs éléments caractérisent cette notion d'expérience. Une expérience correspond tout d'abord à une activité tangible, une expérimentation, qui implique de manipuler des choses, d'introduire des changements ou de modifier la logique d'interaction entre le sujet et l'objet. C'est en ce sens que l'expérience « signifie un commerce actif et alerte avec le monde » (Dewey, 1934/2005, p. 55). Cette activité constitue ensuite une fonction vitale de l'organisme au sens où celui-ci s'adapte à son environnement en même temps qu'il adapte son environnement à ses besoins. L'expérience est donc « une forme de vitalité plus intense » (Dewey, 1934/2005, p. 54).

Enfin, et nous insistons sur ce point, l'expérience en tant qu'activité comporte une part importante d'innovation, de *créativité* : à l'exact opposé de la routine, l'expérience implique

³ Dewey substitue dans ses travaux en 1949 le terme de « transaction » (qui vient du mot latin *transactio* et qui signifie « transiger ») à celui d' « interaction ». Dans un article co-écrit avec Arthur Bentley : « le terme d' « interaction » [entre l'organisme et l'environnement] est dangereux, étant donné qu'il est facile de comprendre qu'il met en jeu deux ou plusieurs existences préalables » (Dewey et Bentley, 1964, p 115). *A contrario*, la transaction suppose que l'on prenne en compte comment la relation entre le sujet et son environnement s'est construite de façon dynamique au cours du temps. Bentley et Dewey (1949, p. 137) expliquent la différence en ces termes : « si l'interaction suppose que l'organisme et les objets qui l'entourent soient présents en tant qu'existences ou formes d'existence substantiellement distinctes [...] la [T]ransaction suppose qu'aucune connaissance préalable de l'organisme ou de l'environnement n'est nécessaire ». Nous n'appuyons pas cette distinction dans cet article car elle n'est pas indispensable pour suivre la pensée de Dewey sur le point qui nous préoccupe.

une interruption dans le cours habituel de nos activités quotidiennes. L'expérience naît d'un « trouble » (d'un « doute » avait proposé Charles Sanders Peirce), d'une « situation problématique ». La situation est trouble, soit parce que l'environnement est contraire à nos besoins, soit parce que les besoins sont contraires aux intérêts de l'environnement. Le trouble indique une aspiration du sujet au changement dans l'intention de restaurer un équilibre : « l'harmonie n'est atteinte intérieurement que lorsque, par certains moyens, on conclut un accord avec notre environnement » (Dewey, 1934/2005, p. 51).

Une expérience a en particulier vocation à modifier une habitude, une façon de penser, d'être ou de se comporter, lorsque celle-ci est inadaptée. L'expérience est en effet l'occasion pour l'individu, immergé dans son environnement, de confronter des habitudes très organisées avec des impulsions qui ne le sont pas. Les impulsions sont des « points pivots qui motivent la réorganisation ou la redirection des habitudes » (Cuffari, 2011, p. 538). Elles deviennent cruciales lorsque l'organisme tend à agir d'une certaine façon dans une situation particulière (qui peut-être changeante) mais qu'il ne dispose pas des ressources pour le faire. Les habitudes antérieures cessent alors d'être adaptées à la situation présente : l'action est entravée ou contrainte. Dans ce cas, c'est à la fois l'environnement (tel qu'il est objectivement) et la façon dont l'individu s'y adapte qui sont l'objet d'une révision. Les habitudes anciennes se désagrègent alors « au contact d'impulsions contradictoires » (Dewey, 1922, p. 128). L'impulsion est ici « une source indispensable de libération » mais ce n'est « que lorsqu'elle est employée en donnant aux [nouvelles] habitudes pertinence et fluidité qu'elle possède ce pouvoir » (Dewey, 1922, p. 88).

Au cours de ces interactions entre l'organisme et l'environnement, ces moments de tension révèlent un mouvement (permanent) de flux et de reflux. C'est en ce sens que l'on peut dire que les habitudes chez Dewey sont flexibles. On saisit dans ce qui précède le rôle fondamental que jouent les émotions dans la reconfiguration des habitudes individuelles. Les habitudes qui

jouent un rôle de base dans toutes nos actions sont en ce sens profondément liées à la cognition et à l'émotion.

2.3. *L'émotion, une énergie vitale opposée à la routine*

Une expérience est vécue lorsqu'il y a une interaction entre un sujet et son environnement. Une expérience, nous dit Zask (2008, p.320, nous soulignons), « consiste en l'établissement d'une connexion entre la matière dont un sujet *se ressent* des conditions existantes propres à son environnement et la manière dont il connecte *ce dont il se ressent* à son activité présente et future ». L'émotion, le ressenti, a donc un rôle éminent à jouer au cours d'une expérience, d'une transaction, et donc également d'une habitude. Dans *l'Art comme expérience* (1934/2005), John Dewey fournit une illustration simple d'une expérience qu'il qualifie d'unitaire et de close : c'est l'épisode de la « chambre »⁴.

La chambre représente l'objet. Le sujet est une personne en proie à une forte irritation. La transaction s'opère lorsque la personne se met à ranger sa chambre et transforme ainsi, par son activité, son émotion originelle d'irritation. Si « l'émotion originelle d'énervement et d'impatience a été ordonnée et apaisée par ce que [la personne] fait, la chambre rangée lui renvoie l'image du changement qui a eu lieu en elle. Elle a le sentiment non pas de s'être

⁴ Le passage sous une forme extensive est le suivant : « Une personne énervée ressent le besoin de faire quelque chose. Elle ne peut éliminer son énervement par un acte de volonté ; si elle tente de le faire, elle peut au plus amener ce sentiment jusque dans une voie souterraine où son effet sera encore plus insidieux et destructif. Cette personne doit agir pour se libérer de son énervement [...] la personne en question peut assujettir les manifestations de son énervement à l'accomplissement de nouveaux objectifs qui neutraliseront la puissance destructrice de l'agent naturel. [...] Elle peut se mettre à ranger sa chambre, redresser des tableaux qui ne sont pas droits, classer des papiers, trier le contenu de ses tiroirs, c'est-à-dire mettre de l'ordre de façon générale. Elle *utilise* ainsi ses émotions, les déplaçant vers des voies indirectes tracées par des occupations des intérêts antérieurs. Mais comme il y a quelque chose dans l'utilisation de ces voies qui est émotionnellement proche des moyens qui fourniraient à son énervement un exutoire direct, cette émotion est ordonnée alors même que la personne met en ordre des objets » Dewey (1934/2005, p.145-146, c'est Dewey qui souligne).

acquittée d'une corvée nécessaire, mais d'avoir fait quelque chose d'épanouissant émotionnellement » (Dewey, 1934/2005, p. 146). On voit ici toute la différence que l'on peut faire entre le registre de la routine – la personne range sa chambre de façon mécanique et subit l'évènement qui l'affecte – et celui de l'expérience – qui implique une transformation et une réaction, un agir. Dans l'épisode de la chambre, l'émotion (primaire) modifie en particulier la forme de l'objet (la chambre rangée) qui lui-même façonne l'émotion en retour (l'apaisement).

Chez Dewey, une expérience, conçue comme un processus d'adaptation, peut permettre de convertir les éléments d'une situation initiale en un tout unifié, comme c'est le cas dans l'épisode de la chambre. Deux points sont à préciser. D'une part, le caractère unifié et fini de l'expérience n'est pas garanti ni même habituel : la situation peut être problématique et durer. D'autre part, l'expérience décrite principalement chez l'artiste, dans l'ouvrage de Dewey, possède un caractère très ordinaire dans nos vies quotidiennes.

Premier point, il arrive souvent en effet que l'individu soit confronté à une situation problématique. C'est le cas notamment lorsqu'une habitude est inopérante, ne conduisant pas à une action adaptée dans un environnement changeant. Dans ce cas, l'individu éprouve une difficulté à ajuster ou à corréler une conduite qui lui semble souhaitable ou bénéfique aux conditions existantes qui caractérisent son environnement. Une situation problématique est alors marquée par une disparité entre les fins et les moyens. « Que la fin consiste en la poursuite de la vie ou en la poursuite d'un intérêt inhérent à telle ou telle activité (connaître, gouverner, grandir, éduquer, etc.), elle se trouve déconnectée des moyens qui permettraient d'y aboutir » (Zask, 2008, p.316). Dans ce cas, la situation est trouble et elle engendre le doute. Au cœur de cette expérience problématique se trouve donc à nouveau l'émotion.

Deuxième point, dans *l'Art comme expérience* (1934/2005), le propos de Dewey s'articule essentiellement autour de l'artiste et de l'expérience esthétique qui lui est propre. Comme le

suggère l'exemple (anodin) de la chambre, la conception de l'expérience que l'auteur pragmatiste révèle dans l'ouvrage est cependant beaucoup plus générale et porte en définitive sur nos expériences ordinaires : s'atteler à une tâche et la mener à son terme ; résoudre un problème conceptuel ou pratique ; plus simplement encore, mener à bien une conversation ou apprendre. Pour chacune de ses activités, il peut s'agir, comme le précise Dewey « d'une expérience » (Dewey, 1934/2005, p. 81, c'est Dewey qui souligne), ce qui indique à la fois son caractère singulier (elle peut être banale) et extraordinaire : elle est unique, n'est pas systématique ; elle comporte une intrigue, un début, une progression et un dénouement.

En résumé de ce qui précède, retenons que chez Dewey, l'émotion fournit un signal à l'organisme indiquant que ses habitudes sont devenues inadaptées par rapport à son environnement et qu'elle joue également un rôle dans la façon dont ces habitudes se recomposent. Ceci est particulièrement utile pour saisir comment les habitudes de penser, c'est-à-dire les croyances, se modifient dans l'approche de l'économie institutionnelle.

3. Un schéma adaptatif revisité à l'aune des émotions

Mantzavinos *et al.* (2004, p. 76) avaient bien conscience que le modèle mental qu'ils proposaient étaient une première étape (essentielle) à la mise en relation entre les croyances individuelles et les institutions qui en sont issues. Comme nous le suggérons dans cet article, une seconde étape consiste à intégrer pleinement les émotions dans le cadre conceptuel de l'économie institutionnelle. C'est précisément dans cette optique que la théorie des émotions de Dewey peut être mobilisée. Ceci, pour deux raisons étroitement liées, sur lesquelles nous revenons ci-dessous : Dewey élabore une conception de l'émotion qui annonce les apports des théories contemporaines de l'affect ; et sa théorie met au cœur de l'apprentissage et de la découverte de nouvelles idées à l'émotion en tant que moteur de la créativité.

3.1. Les émotions entrevues mais laissées de côté

Comme nous l'avons souligné, chez North et ses co-auteurs, les émotions sont réduites à un rôle subalterne visant à confirmer les croyances. On pourrait aller plus loin en suggérant que l'émotion est de fait sous-jacente au modèle mental élaboré par les auteurs institutionnels. En décrivant une théorie de la communication entre deux agents, Denzau et North (1994, p. 19) posent notamment que la plupart des choses que nous comprenons au moment d'effectuer un choix relève « d'une connaissance tacite »⁵. « Nous percevons des choses dont nous n'avons pas même conscience, mais qui ont pourtant une incidence sur la décision » (Denzau et North, 1994, p. 19, notre traduction). D'après North (2005), s'appuyant sur Searle (1997, p. 192), « [L]e problème de la conscience vise à expliquer comment les processus neurobiologiques du cerveau causent nos *états subjectifs d'alerte ou de sensibilité* ». Il existe notamment une connaissance étendue qui relève du domaine cognitif, affectif et imaginaire et qui comprend, selon Edelman (1992, p. 112) cité par North (2005, p. 64) « sentiments (*qualia*), pensée, émotions, conscience de soi, volonté et imagination ». « La montée de la conscience a conduit les humains à des efforts toujours plus élaborés pour structurer l'environnement au fur et à mesure que le développement du langage puis des systèmes de stockage symbolique a rendu possibles des formes d'organisation humaine bien plus complexes » (North, 2005, p. 65). North défend ici l'intentionnalité de la conscience qui est révélée selon lui par le développement d'institutions de plus en plus élaborées. En citant Edelman (1992, p. 170) en appui de cette thèse – « [Q]uand des capacités linguistiques et sémantiques apparaissent dans la société et que des phrases contenant des métaphores sont reliées à la pensée, la capacité à gérer de nouveaux modèles du monde croît à un rythme exponentiel » – il mentionne, tout en la négligeant, la grande portée de la dernière partie de la citation d'Edelman : « [M]ais il faut se souvenir que, à

⁵ Au sens de Michael Polanyi (1962) que les auteurs citent mais sans cependant renvoyer à son ouvrage. La « connaissance tacite » est cependant citée explicitement dans Denzau *et al.* (2016) où les auteurs rappellent que nous avons une connaissance du monde plus étendue que nous sommes capables de le dire ou d'en prendre conscience.

cause de son lien avec les valeurs et le concept de soi, *ce système de signification n'est presque jamais libre d'affects : il est chargé d'émotions* » (Edelman, 1992, p. 170, cité par North, 2004, p. 65, nous soulignons). Même s'il reconnaît l'un des traits fondamentaux de la conscience évoqué par Damasio (1999, p. 16, cité par North, 2005, p. 63, nous soulignons) – « *la conscience et les émotions ne peuvent être séparées* » – North (2005) se limite à une vision purement cognitive de l'esprit. En somme, les émotions sont entrevues chez North, mais laissées de côté et reléguées à un rôle secondaire.

3.2. Repenser la place des émotions avec Dewey

La théorie des émotions de Dewey (1894, 1895, 1896) est le fruit d'un travail de longue haleine initié au milieu des années 1890, puis nettement approfondi et élaboré dans des écrits ultérieurs (Dewey, 1910/2004, 1922, 1929, 1934/2005). Chez l'auteur pragmatiste, les émotions ne sont pas considérées comme des phénomènes autonomes, isolés ou purement intérieurs, comme le présuppose souvent la plupart des théories psychologiques de l'émotion. Elles ne sont pas en particulier une simple « extériorisation » (Dewey, 1934/2005, p.123), une « décharge immédiate » (Dewey, 1934/2005, p. 263), d'un affect. Elles ne sont pas universelles mais, bien davantage, associées à une situation spécifique et à une relation particulière. Comme Dewey l'indique : « l'émotion dans son sens ordinaire est une chose provoquée *par* des objets, matériels et personnels ; c'est une réponse à une situation objective... » (Dewey, 1925, p.192, c'est Dewey qui souligne). On considère ainsi que l'étude théorique de l'émotion doit elle-même partir de la notion d'interaction entre l'organisme et son environnement et non se focaliser sur des états psychiques individuels internes. En ce sens, la théorie des émotions de Dewey fournit un cadre approprié à la description de « la relation intime » (North, 2005, p. 75) entre le système de croyances d'un individu et les institutions.

Chez Dewey (Dewey, 1925, p.192), en effet, « l'émotion est l'indice d'une participation intime, de façon plus ou moins intense, à une scène de la nature ou de la vie ». Plus précisément, les émotions sont « des attributs d'une expérience complexe qui progresse et évolue » (Dewey, 1934/2005, p. 90). Elles sont à la fois à l'origine de l'expérience et également des modes opératoires efficaces de son déroulement et de son aboutissement. L'émotion participe donc à la procédure d'enquête, née de l'existence d'une situation problématique. Elle guide et oriente la raison, participant de façon active à ce que Dewey appelle la méthode de l'intelligence. La conception de l'émotion chez Dewey se rapproche en fait plutôt d'une mémoire affective qui se co-construit continuellement et de façon dynamique en relation avec notre environnement, la situation présente et en proportion de ce qu'est notre histoire personnelle. Elle est par conséquent très proche, comme l'indique notamment Johnson (2006), de la notion de marqueurs somatiques développée par Antonio Damasio (1995)⁶.

Dans la théorie du neurobiologiste, l'individu commence par appréhender inconsciemment les éléments pertinents d'une situation ou ceux de son environnement proche, ce qui provoque des réactions cérébrales ainsi que des modifications périphériques ou vagues. C'est lorsque l'individu prend conscience de ces réactions qu'il prend conscience de l'émotion. Ainsi, lorsqu'une situation similaire se présente, celle-ci évoque les représentations cérébrales centrales de l'image du corps liées à ces modifications périphériques. Ces représentations jouent ainsi le rôle de marqueurs somatiques qui permettent, quand nous sommes face de nouveau à des situations ou à des événements semblables, de prendre conscience immédiatement de l'émotion, et d'y associer des traits des conduites d'action appropriées. Le marqueur fonctionnerait donc comme une mémoire émotionnelle, un étiquetage de l'événement ou du

⁶ Que l'on trouve cité, rappelons-le, chez Mantzavinos *et al.* (2004) et North (2005).

paysage, comme un signal d'alerte ou d'encouragement (inné ou acquis) d'origine cognitive et inconsciente.

On saisit ici clairement la proximité qui existe entre Dewey et Damasio (voir Johnson, 2006), mais aussi la façon dont ce schéma peut s'intégrer dans et surtout prolonger le modèle mental envisagé par North. Le message d'encouragement est obtenu lorsque le système de croyances de l'individu lui permet de s'adapter à son environnement. Ce message lui permet à chaque nouvelle occasion concordante de réaffirmer les croyances des individus et de les stabiliser. Ses perceptions (les marqueurs somatiques) renforcent dans ce cas ses croyances et orientent ses choix de façon adaptative. On est dans le cas, vu précédemment, où le modèle mental est confirmé par le feedback et le système de croyances stabilisé (figure 1, parcours de flèches (1)).

Les marqueurs somatiques peuvent cependant renvoyer à l'organisme un message d'alerte, ce que Dewey (1910/2004, p. 101) aurait pu appeler le « sentiment d'une contradiction » ou d'une « difficulté » : « [L]orsqu'une nouveauté nous surprend, nous sommes dans un état de grand embarras ; la première impression est probablement celle d'un choc, d'un *trouble émotionnel*, d'un *sentiment plus ou moins vague ou inattendu*, de quelque chose de curieux, d'étrange, de comique, de troublant » (*Ibid*). Par l'intermédiaire de ce trouble, l'individu prend conscience que son système de croyances – ses « habitudes de penser » (Dewey, 1910/2004, p. 141) – n'est plus adapté aux expériences nouvelles auxquelles il est confronté. Il a ainsi vocation à le modifier, à changer ses habitudes et ses croyances. Il ne peut le faire cependant (uniquement) *via* l'usage de la raison, ou dans le langage de North, par le biais d'un modèle cognitif analogique.

En face d'une situation problématique, c'est en effet en mobilisant la méthode de l'intelligence qui associe la raison et l'émotion, que l'individu peut être créatif et inventer de nouvelles idées. Il y a bien, comme le suggère North en évoquant lui-même Kuhn (1962), l'idée qu'une rupture

est nécessaire pour passer d'un système de pensée (un paradigme) à un autre mais il faut ajouter le fait que l'émotion est un élément majeur déclencheur de cette rupture et qu'elle oriente également continuellement le processus qui débouchera sur ces nouvelles idées. « Penser est la seule méthode qui permet d'échapper à la fois à l'impulsion et à la routine » (Dewey, 1910/2004, p. 25). Chez Dewey, en particulier, les émotions possèdent un pouvoir de modification des habitudes de penser (les routines) parce qu'elles représentent autre chose qu'une « tendance impulsive [qui] nuit à l'acte de penser » (*Ibid.*, p. 88). « Pour qu'il y ait réflexion, il faut que l'impulsion soit dans une certaine mesure entravée, retournée sur elle-même » (*Ibid.*). C'est ici notamment que Dewey (1910/2004) annonce le travail de conceptualisation abouti dans *l'Art comme expérience* (1934/2005) dans lequel l'émotion – loin d'être une « décharge immédiate » (Dewey, 1934/2005, p. 263) – est un mode de conduite des attitudes individuelles et un facteur de transformation des habitudes de penser. Les émotions sont au cœur de la créativité.

4. Conclusion

L'économie institutionnelle est une approche qui met l'accent sur les « unités d'analyse supra-individuelles qui ne peuvent être réduites à des agrégations ou à des conséquences directes des attributs ou des motivations des individus » (DiMaggio et Powell, 1991, p.8, notre traduction). L'approche néo-institutionnelle propose un dépassement crucial de l'institutionnalisme en réintroduisant le comportement individuel pour analyser les évolutions dans les règles. Il propose de revenir sur les fondations micro des règles (Powell et Colyvas, 2008). Mais comme le soulignaient DiMaggio et Powell (1991), l'approche néo-institutionnelle se situe dans le tournant cognitif des théories sociales, et pour cette raison laisse de côté les émotions. Les émotions, elles-mêmes, ont été de longue date entachées d'un présupposé individuel, voire intimiste, qui ont conduit les recherches vers des analyses décontextualisées et décentrées des

relations aux autres (Gooty et al., 2009). Dans ces conditions, le pont entre l'économie institutionnelle, puis le néo-institutionnelle et les émotions paraissait improbable (Voronov et Vince, 2012).

À l'instar de North et ses collègues, le courant néo-institutionnel s'est cependant penché sur le rôle des émotions en tant qu'incitation à la conformité aux institutions (Scott, 2008). Le sentiment de honte a par exemple été évoqué comme catalyseur du conformisme (Scott, 2008 ; Creed *et al.*, 2014). Voronov et Vince (2012) soulignent, pour leur part, que l'investissement émotionnel des individus vis-à-vis des institutions est un facteur de première importance pour la reproduction de celles-ci. Pourtant, les émotions sont aussi un vecteur de changement des institutions, un facteur motivationnel qui passe outre la cognition (Voronov, 2014). Jasper et Poulsen (1995) mettent par exemple en évidence la manière dont les sentiments de peur et de colère sont utilisés par des groupes protestataires pour pousser au changement des institutions.

Dans cet article, nous avons mis en évidence que la relecture de Dewey invite à sortir du modèle cognitif du comportement individuel proposé par le courant néo-institutionnel. Elle suppose de tenir compte des phénomènes émotionnels, ce qui enrichit l'analyse du lien entre l'individu et l'institution. L'émotion constitue une pièce manquante à la théorie institutionnelle récente et à son projet.

Dans un article récent, Denzau *et al.* (2016) mettent en évidence les défaillances d'un système de penser fonctionnant en vase clos – « *business as usual* » (*Ibid.*, p. 476) – qui prive les institutions d'innovations organisationnelles. Ils font valoir de fait les bénéfices d'une organisation tournée davantage vers l'extérieur et mobilisent dans ce cadre les vertus de la communication. L'empathie et la confiance sont dès lors évoquées. Davantage, c'est en mobilisant le « langage du corps et les expressions faciales » (*Ibid.*, p. 478), que la communication peut émerger lors d'une interaction en face à face. Nous y voyons là le signe

que les émotions – centrales dans la communication non verbale et naturellement *via* le processus d'empathie – ont vocation à être mobilisées par l'économie néo-institutionnelle. Ce que Dewey apporte incontestablement, c'est une porte ouverte sur la manière de penser les trajectoires disruptives par rapport aux habitudes et aux règles.

Références

- Ambrosino A. & Fiori S. (2018), "Ideologies and beliefs in Douglass North's theory". *The European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 25, n° 6, p. 1342-1369.
- Albert A. & Ramstad Y. (1997), "The social psychological underpinnings of Commons's Institutional Economics: the significance of Dewey's Human Nature and Conduct", *Journal of Economic Issues*, vol. 31, n° 4, p. 881-916.
- Ballet J. & Petit E. (2019), John Dewey : une porte ouverte sur l'économie des émotions. Miméo, GREThA, Université de Bordeaux.
- Bazzoli L. & Dutraive V. (2013), « La contribution de la philosophie sociale de John Dewey à une philosophie critique de l'économie », *Cahiers d'économie politique/Papers in Political Economy*, n°2, p.129-159.
- Chavance B. (2018), *L'économie institutionnelle*, Paris : La Découverte.
- Cohen M. D. (2007), "Reading Dewey: Reflections on the study of routine", *Organization studies*, vol. 28, no 5, p. 773-786.
- Creed D., W. E., Hudson B. A., Okhuysen G. A., & Smith-Crowe K. (2014), "Swimming in a sea of shame: Incorporating emotion into explanations of institutional reproduction and change", *Academy of Management Review*, vol.39, no3, p.275-301.
- Cuffari E. (2011), "Habits of transformation", *Hypatia*, vol. 26, n° 3, p. 535-553.
- Powell W. W. & DiMaggio P. J. (1991), *The new institutionalism in organizational analysis*, Chicago : University of Chicago press.

- Damasio A. R. (1995), *L'erreur de Descartes : La raison des émotions*, Paris : Odile Jacob.
- Damasio A. R. (1999), *Sentiment même de soi (Le): Corps, émotions, conscience*, Paris : Odile Jacob.
- Denzau A. T. & North D. C. (1994), "Shared mental models: Ideologies and Institutions", *Kyklos*, vol. 47, n° 1, p. 3-31.
- Denzau A. T., Minassians H. P. & Roy R. K. (2016), "Learning to Cooperate: Applying Deming's New Economics and Denzau and North's New Institutional Economics to Improve Interorganizational Systems Thinking", *Kyklos*, vol. 69, n° 3, p. 471-491.
- Dewey J. (1894), "The Theory of Emotion. (I.) Emotional Attitudes", *Psychological Review*, vol. I, n° 6, p. 553-569.
- Dewey J. (1895), "The Theory of Emotion. (II.) The Significance of Emotions", *Psychological Review*, vol.II, n° 1, p. 13-32.
- Dewey J. (1896), "The Reflex Arc Concept in Psychology", *Psychological Review*, vol.III , n°4, p. 357-370.
- Dewey J. (1910/2004), *Comment nous pensons*, Les empêcheurs de tourner en rond.
- Dewey J. (1912), "What are states of mind?", *The Middle Works*, Jo Ann Boydston (ed.), 1899-1924, vol. 7 (1912-1914), In Dewey J. (1967–1991), *The Collected Works of John Dewey, 1882–1953* (37 volumes), Jo Ann Boydston (ed.), Edwardsville : Southern Illinois University Press.
- Dewey J. (1922), *Human Nature and Conduct: Introduction to Social Psychology*, New York : Henry Holt and Company.
- Dewey J. (1925/1929), *Experience and Nature*, London : Allen and Unwin.
- Dewey J. (1934/2005), *L'art comme expérience*, Paris : Gallimard.
- Dewey J. et Bentley A.F. (1949), *Knowing and the known*, Boston : Beacon press.

- Dewey J. et Bentley A.F. (1964), *John Dewey and Arthur Bentley: a philosophical correspondence, 1932-1951*, S. Ratner and J. Altman (eds.), London : Rutgers University Press.
- Edelman G. M. (1992), *Bright air, brilliant fire: On the matter of the mind*. New York : Basic books, *Biologie de la conscience*, trad. Gerchenfeld A., Paris : Odile Jacob.
- Gooty J., Gavin M. & Ashkanasy N. M. (2009), “Emotions research in OB: The challenges that lie ahead”, *Journal of Organizational Behavior*, vol.30, p.833-838.
- Hanoch Y. (2002), “Neither an angel nor an ant: Emotion as an aid to bounded rationality”, *Journal of Economic Psychology*, vol. 23, n° 1, p. 1-25.
- Hayek F. A. (1952/2001). *L'ordre sensoriel : une enquête sur les fondements de la psychologie théorique*, Paris : CNRS Éditions.
- Hayek F. A. (1960). *The Constitution of Liberty*. London : Routledge and Kegan Paul.
- James W. (1931), *Principles of Psychology*, Volume 1. New York : Henry Holt and Company.
- Jasper J. M. & Poulsen J. D. (1995), “Recruiting strangers and friends: Moral shocks and social networks in animal rights and anti-nuclear protests”, *Social problems*, vol.42, n° 4, p. 493-512.
- Johnson M. (2006), “Mind incarnate: from Dewey to Damasio”. *Daedalus*, vol. 135, n° 3, p.46-54.
- Jung M. (2010), “John Dewey and action”, In Cochran, Molly (ed.), *The Cambridge Companion to Dewey*, Cambridge : Cambridge University Press, chapter 7, p. 145-165.
- Kaufman B. E. (1999), “Emotional arousal as a source of bounded rationality”, *Journal of Economic Behavior & Organization*, vol. 38, n° 2, p. 135-144.
- Kuhn T. S. (1962). *The structure of scientific revolutions*, Chicago : University of Chicago press.

- Mantzavinos C., North D. C., & Shariq S. (2004), “Learning, institutions, and economic performance”, *Perspectives on politics*, vol. 2, n° 1, p. 75-84.
- Markey-Towler B. (2018), “Rules, perception and emotions: When do institutions determine behaviour?”, *Journal of Institutional Economics*, vol.15, n°3, p.381-396.
- North D. C. (1990), *Institutions, Institutional Change, and Economic Performance*. Cambridge : Cambridge University Press.
- North D. C. (2005), *Understanding the process of economic change*, Princeton and Oxford : Princeton University Press.
- Patalano R. (2007), “Imagination and society. The affective side of institutions”, *Constitutional Political Economy*, vol. 18, n° 4, p. 223-241.
- Patalano R. (2010), “Understanding economic change: the impact of emotion”, *Constitutional Political Economy*, vol. 21, n° 3, p. 270-287.
- Pedwell C. (2017), “Transforming habit: Revolution, routine and social change”, *Cultural Studies*, vol. 31, n°1, p. 93-120.
- Petit E. (2018), « La mise en œuvre d’une conception relationnelle de l’émotion en économie comportementale », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 14, n°1, p. 43-83.
- Polanyi M. (1962), *Personal knowledge: towards a post-critical philosophy*, Chicago : University of Chicago Press.
- Powell W. W. & Colyvas J. A. (2008), “Microfoundations of institutional theory”, in R. Greenwood, C. Oliver, K. Sahlin, & R. Suddaby (Eds.), *The sage handbook of organizational institutionalism*, London : Sage.
- Pratten S. (2015), “Dewey on habit, character, order and reform”, *Cambridge Journal of Economics*, vol.39, n°4, p.1031-1052.
- Roy R. K. & Denzau A. T. (2020), “Shared Mental Models: Insights and Perspectives on Ideologies and Institutions”, *Kyklos*, vol. 73, n° 3, p. 323-340.

- Scott S. M. (2008), *Institutions and Organizations. Ideas and Interests*, London : Sage, 3rd edition.
- Shughart W. F., Thomas D. W. & Thomas M. D. (2020), "Institutional change and the importance of understanding shared mental models", *Kyklos*, vol. 73, n° 3, p. 371-391.
- Simon H. A. (1967), "Motivational and emotional controls of cognition"; *Psychological review*, vol. 74, n°1, p. 29-39.
- Simon H. A. (1982), *Models of Bounded Rationality*, vol. 2, Cambridge, MA : MIT Press.
- Steiner P. (2010), « Interaction et transaction: quelques enjeux pragmatistes pour une conception relationnelle de l'organisme », *Chromatikon: Annales de la philosophie en procès/Yearbook of Philosophy in Process*, vol.6, p.203-213.
- Twomey P. (1998), "Reviving Veblenian Economic Psychology", *Cambridge Journal of Economics*, vol.22, n°4, p.433-48.
- Voronov M. (2014), "Toward a toolkit for emotionalizing institutional theory", *Research on emotion in organizations*, vol.10, p. 167-196.
- Voronov M. & Vince R. (2012), "Integrating emotions into the analysis of institutional work", *Academy of Management Review*, vol.37, No1, p. 58-81.
- Zask J. (2008), "Situation ou contexte? », *Revue internationale de philosophie*, no 3, p. 313-328.